

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

PER
C-1016 TS

LE CYCLOPE,

Je tenaille, je cisaille, je taille et je retaille.

L. P. NORMAND, Propriétaire.

FEUILLETON

DU

CYCLOPE.

LAURA HIRMANN

OU

LES BRIGANDS DU HARTSWALD

LA MAISON DU BUCHERON.

(Suite.)

Et tandis que Gerfrutz s'occupait de tirer encore de son fagot quelques rameaux pour alimenter son feu, Martha se mit à lever le couvercle d'un large et grand-pot de terre à moitié enfoncé dans les cendres : aussitôt il se répandit dans la chambre une humide et chaude fumée emportant avec elle une délicieuse odeur de jambon. L'effet produit par un tel parfum sur l'estomac affamé du jeune homme ne peut guère être apprécié que par ceux qui, après avoir franchi, durant toute une journée, montagnes, vallées et ravins, ont été, sur le soir, conduits comme Moritz par une main protectrice et invisible, sous le toit d'une cabane où la Providence s'est montrée très généreuse à leur égard en leur offrant une part de la nourriture du pauvre. La paysanne déposa sur la table, entre un gros pain de seigle dans lequel chacun enfonça son couteau à sa fantaisie, et un cruchon plein d'une bière écumante, qui, par les soins du bûcheron, ne tarda pas à remplir chaque verre jusqu'au bord.

Pendant ce souper, le babil infatigable du petit Karl ne laisse pas le temps à d'autres nuages de tristesse de remonter au front du jeune étranger, toujours l'oreille tendu au bruit de l'ouragan, l'enfant craintif parla tant des grosses voix des loups de la forêt, et surtout du méchant homme dont on venait de recevoir la visite, que l'imagination de Moritz, finit par croire aussi à la férocité des loups du Hartswald, et aux brigands plus ou moins redoutables qui pouvaient, la nuit, en parcourir les

sentiers escarpés et solitaires. Du reste, de telles idées se trouvaient en parfaite harmonie avec cette nuit si pleine de désordre et de menaçantes colères : la neige ne cessait de battre à flots pressés les contrevents et la porte, et des rafales furieuses, arrivant du fond de la forêt, venaient avec de lugubres mugissements continuellement se heurter au toit de la chaumière toute trémillante de leur étreinte. On eût cru que ce chétif abri de la pauvreté et de la félicité humaines allait avec ses habitants être emporté comme un atome par l'aile de la tempête.

Au milieu de ces tourmentes, et vers la fin du souper, Karl saisit subitement le bras de son père, et s'écria :

— Oh ! écoutez, papa !..... il y a encore quelqu'un sur le chemin.

Chacun fit silence et écouta.

— Je crois que le petit a raison, dit bientôt Gerfrutz ; il me semble entendre la voix d'un homme.

Il courut ouvrir la porte, et il aperçut dans le chemin de la forêt un cavalier qui, poussant des cris d'impatience contre sa monture effrayée par l'impétuosité de l'ouragan, ne pouvait parvenir à la faire avancer d'un pas.

Il s'approcha de cet individu.

— Vous feriez, lui dit-il, de laisser à votre cheval le temps de se calmer.... Arrêtez-vous chez moi... peut-être dans un instant n'aurez-vous plus à lutter contre cette neige et ce vent horribles.

— Votre conseil est sage, mon ami, et je dois le suivre, répondit le cavalier en entrant dans la cour.

Il descendit de sa monture, qu'il mena sous un espèce de hangar où il l'attacha ; puis ayant secoué la neige amoncelée sur un long manteau qui le couvrait de la tête aux pieds, il pénétra dans la maison. A son apparition, Martha se leva.

— Que personne ne se dérange ! dit-il.... Continuez tous, je vous prie, tranquillement votre repas, ou je reprends aussitôt ma route.

(A continuer.)

Littérature Canadienne.

LA CHASSE AUX INDIENS

ou

EUGENIE RETROUVEE.

—+33+—

(INÉDIT.)

CHAPITRE IER.

LA PETITE MAISON DU VILLAGE DE NANTERRE.

C'était à la fin d'une de ces magnifiques journées d'été, où le soleil verse sur la terre ses rayons les plus bienfaisants, où l'atmosphère rempli de vapeurs tièdes et de parfums odorants nous fait respirer abondamment une substance aérienne qui nous donne une vie nouvelle.

La campagne commençait à prendre une teinte sombre sous les flots envahissants du crépuscule, et les arbres de la forêt, pareils à des fantômes errants, se balançaient lentement, effleurés par une brise légère. Des nuées d'oiseaux fendaient l'air à tire d'ailes et regagnaient en chantant leurs petits nids de mousse.

Partout régnait déjà le silence le plus profond, partout on n'entendait que le bruit lent et monotone du vent contre quelque obstacle qui le dérangeait dans sa route..... Pas une voix humaine n'osait percer ce voile de mystère ! pas une voix de femme n'osait récréer l'âme par quelque chant national ou touchant. De tous côtés le silence majestueux de la nature !

Le village de Nanterre commençait alors à s'illuminer d'un nombre infini de feux brillants que l'on voyait scintiller à travers les fenêtres, et les masses sombres des édifices, se dessinaient à demi, éclairées par des lueurs indécises.

L'extrémité ouest du village, où sont bâties une foule de petites cabanes, refuge des gens pauvres de la place, commençait elle aussi à percer l'obscurité de ses feux tremblotants.

Ils se détachaient légèrement de la terre comme des points brillants sur un fond noir, et on aurait dit des feux-follets dansant au dessus de quelque marais impesté. Comme je viens de le dire, cette partie du village de Nanterre était presque entièrement composée de pauvres maisonnettes.... Cependant en gagnant tout à fait l'extrémité ouest, il aurait été facile de distinguer, se détachant à demi du sein des ombres, une habitation plus vaste que ses compagnes, et qui, sans être bien spacieuse, paraissait pourtant assez confortable.

C'est là, mon cher lecteur, que nous allons pénétrer.

Dans une salle d'environ une vingtaine de pieds carrés, meublée piètrement de cinq ou six chaises de bois grossier et d'une table boiteuse, deux hommes, dans la vigueur de l'âge, semblent préoccupés de quelque grande affaire. L'un, qui paraît à peine compter vingt-quatre ou vingt-cinq ans et qui est assis près de la table, la tête appuyé, dans les mains, semble en proie à une vive agitation.

C'est un beau jeune homme, aux yeux d'un noir brillant, et dont les cheveux également noirs retombent, négligemment jusque sur ses épaules.

Une énorme moustache lui couvre presque entièrement la bouche et lui donne un aspect farouche qui le fait craindre.

On lit facilement sur sa physionomie une douleur terrible qui le ronge et qui concentre tous ses sens vers une pensée unique. Quelquefois sa tête accablée par le chagrin tombe lourdement sur son sein; il pense.... il soupire. Puis tout-à-coup il la relève avec une énergie sauvage; ses regards lancent des flammes, ses nerfs se contractent et se crispent... Il se lève avec précipitation, parcourt la chambre à grands pas en faisant des gestes menaçants; puis un souvenir traverse son cerveau, sa main se porte à son front.... il retombe dans l'abattement.

Jamais douleur ne fut plus vraie, jamais douleur ne fut plus profonde. O chagrin! qu'a donc fait cet homme pour le torturer ainsi? quels sont ses forfaits? a-t-il trempé ses mains criminelles dans le sang de ses semblables, où bien est-ce un monstre d'ingratitude envers quelque bienfaiteur?

Non, ce n'est rien de tout cela, cet homme est innocent. Nous verrons que sa tristesse est bien légitime.

Le compagnon de cet homme, assis aussi près de la table, semble plus calme, quoique la douleur de son ami le rende mélancolique et rêveur.

Son air doux et sa physionomie compatissante le font contraster singulièrement avec son camarade, que l'aiguillon de la douleur nous montre comme vindicatif et furieux. Ses cheveux blonds descendent jusque sur ses épaules, et un léger duvet ombrage son jeune menton; jamais yeux ne furent d'un bleu plus tendre que les siens, où tous les sentiments de son âme se font lire avec facilité....

Il y avait quelque temps que le plus profond silence régnait dans cette salle mystérieuse, lorsque le plus jeune dit enfin à son ami :

— Pourquoi donc, Vincelas, te laisser aller au découragement! Pour accomplir l'œuvre que tu te proposes, ton sang-froid ne doit pas t'abandonner un instant, et voilà que tu es triste comme une femme condamnée à mourir.

— M'est-il bien possible de pouvoir supporter avec calme l'image toujours présente à mon esprit de mon amante enlevée par ces chiens d'Indiens. Peut-être qu'à l'heure même où je te parle, les flammes entourent ses membres délicats, qu'elles osent torturer; peut-être que ces démons que l'enfer a vomis sur la terre rient et dansent à la vue de ses supplices.... Oh! je ne puis supporter cette pensée. Partons, Frédéric, partons; notre ami nous rejoindra.

L'air frais de la route, les difficultés du voyage me rendront à moi-même, car je ne sais plus ce que je fais.... Je veux partir!

Mt en disant ces mots, le bouillant jeune homme se levait et saisissait une longue carabine que dans ses fréquentes expéditions contre les sauvages de l'Ouest les Peaux Rouges, il avait employée avec un avantage désastreux. Il la regarda quelque temps avec un plaisir sauvage, et s'écria: "Puisses-tu me servir aussi fidèlement que tu m'as servi jusqu'à présent! puisses-tu briser tant de crânes indiens que les plaines immenses de l'Amérique en soient couvertes, et que les vautours et les corbeaux se nourrissent pendant des siècles entiers des cadavres que tu auras faits.

Après cette invocation féroce, il suspendit ses pistolets à sa ceinture, où pendait déjà un long couteau de chasse, et malgré Frédéric, il prenait la direction de la porte, lorsqu'une main de fer s'abattit sur son épaule et le cloua sur la place.

En un clin-d'œil Vincelas eut tiré son couteau, mais reconnaissant aussitôt Philippe, son plus sincère ami, il revint à lui et alla prendre sa place près de la table.—(A continuer.)

La semaine dernière, les employés de la "Scie" ont passé une nuit en orgie, à l'occasion de la mort du "Cyclope"; bon nombre de santés ont été portées en l'honneur du pauvre défunt, et il n'est pas même jusqu'à M. Edouard Huot, notre cher et bien aimé rédacteur en chef, qui n'ait, lui aussi, participé à cette réjouissance générale!..... C'est que, voyez-vous, le pauvre petit croyait bien avoir défuntisé le *Cyclope*, et qu'il était bien loin de croire que le défunt se lèverait dès la semaine suivante pâle et décripit, mais l'œil en feu et plus puissant qu'auparavant.

Il nous fait peine, vraiment, d'être obligé de lui faire avouer qu'il s'est trompé dans ses espérances de brebis égarée; s'il a suffi aux MM. de la *Scie Illustrée* d'offrir à notre regretté Edouard un pot de bière pour lui faire tourner casaque, il n'en sera pas ainsi de nous.

Parbleu! quelle misanthropie de la part de la *Scie*!

Voilà à peine un mois que nous vivons, et on voudrait déjà nous voir chez Pluton. Ma foi, messieurs, si c'est là votre idée, assurément ce n'est pas la nôtre; au contraire, nous avons meilleure envie de vivre que jamais; et corbleu! nous vivrons.

Si la défection imprévue de M. Huot, de regrettable mémoire, a causé chez nous une légère perturbation, il faut espérer que pareille chose ne se renouvellera plus; car nous n'admettrons plus dans notre journal des gens sans principes comme notre ancien rédacteur, des gens qui n'écrivent que pour écrire et dans la seule espérance de se faire un nom.

Done pour en finir, nos remerciements à Edouard pour ses services, et n'en parlons plus.....

Mais.....je n'y pensais pas, et j'allais terminer cet article sans parler du pompeux éloge que la *Scie* a fait d'elle-même dans son dernier numéro.

Dieu! quelle popularité que celle de ce journal! Le public de Québec aimerait autant se passer de pain que de sa feuille favorite: c'est un besoin réel pour notre ville.

Quels sont les journaux qui pourraient en dire autant? quels sont ceux qui ose-

raient se dire indispensables à la vieille cité de Champlain.

Si la *Scie* venait à mourir, avec elle entreraient dans le tombeau les plus chères affections des Québécois, avec elle périrait la gaité qui règne parmi les citoyens canadiens. Heureusement qu'il n'en sera jamais ainsi; car ma foi, je craindrais, comme le dit la *Scie* elle-même, que quelque grande révolution ne vint ébranler nos destinées les plus solidement établies.

Pauvre Cyclope, vois quelles conséquences terribles entrainerait la mort de ta sœur, et juge de la différence de vos destins. Ou t'a cru mort la semaine dernière, même on a célébré tes funérailles; et cependant pas une larme n'est venu perler sur la froide pierre de ton tombeau, pas une parole de regret n'a été prononcée pour te consoler de ta défaite. C'est que vois-tu, tu n'étais pas indispensable, toi, à ceux qui auraient pu te prodiguer leurs regrets; c'est que tu te nommes le *Cyclope* et que ta sœur s'appelle la *Scie*.

Je finis, car plus j'entre dans ces désolantes pensées, plus je trouve notre destinée à plaindre!.....

—Le *Pays* du 11 novembre contient ce qui suit:

“Encore un petit journal venant encore de Québec, et encore publié par M. L. P. Normand. Il se nomme *Le Cyclope*, et il porte pour devise: *Je tenaille, je cisaille, je taille et je retaille*. C'est résumer parfaitement en quatre mots la mission du *Courrier du Canada*. Nous ne saurions encourager une feuille aussi sottise et aussi malpropre.”

Pour qui ne connaîtrait pas les habitudes de fanfaron du *Pays*, ce serait une insulte des plus graves; mais pour nous accoutumés à de semblables excentricités, de la part de notre confrère, ce n'est seulement qu'une nouvelle preuve de l'exaltation puérile des *têtes chaudes* qui rédigent cette feuille.

Ce n'est pas la première fois que le *Pays* lance ainsi la boue à la figure de ceux qui combattent ses opinions; ne pouvant répondre efficacement, il aime mieux affecter un dédain superbe, et il se contente de quelques mots pour foudroyer son adversaire.

Nous nous bornerons aujourd'hui à dire que notre feuille est infiniment plus

propre que le chaos d'excentricités publiées par le *Pays*.

Au revoir!

CORRESPONDANCE.

Monsieur le Rédacteur,

En jetant dernièrement les yeux sur plusieurs numéros de la *Scie Illustrée*, je me suis décidé d'en faire voir au public le ridicule et la bassesse sous trois points principaux: littéraire, intellectuel et moral. Ce n'est pas que je veuille longtemps discuter avec eux sous ces rapports, j'en ferai seulement connaître les principaux défauts sans me traîner dans la fange d'une discussion grossière qui leur est commune. S'il plaît à M. le Rédacteur, je commencerai immédiatement à en donner un aperçu littéraire.

Vous savez, M. le Rédacteur, que pour bien écrire il faut bien penser, bien sentir et bien rendre. Une pensée est bonne lorsqu'elle est juste et suivant la raison; autrement elle est vicieuse et ne peut être rendue que par une fausse logique commune aux gens indépendants de leur jugement; alors étant obligés de rendre ce qu'ils ne sentent point ou plutôt qu'ils ne comprennent point, ces gens, qu'aucun frein ne peut guider, tombent dans un chaos d'où ils ne peuvent revenir que par le moyen d'une déclamation puérile, qui brille aux yeux des ignorants et qui est foulée aux pieds par la classe instruite.

MM. les rédacteurs de la *Scie Illustrée*, composée de jeunes gens plus ou moins capables, se livrent à leur folle imagination en formant une littérature qui pourrait faire honte à la langue française si elle n'était fixée par tant de savants.

Vous les voyez souvent se creuser la cervelle pour trouver des mots scientifiques, mythologiques, dont-ils remplissent certaines phrases vides de bon sens et d'à-propos. Tantôt leur excentricité est sans borne. Ensuite, à propos de prunes ils s'encanaillonnent sur Pégase, traverseront les monts et les mers, arriveront à Appollon, et tomberont en extase devant une musique harmonieuse en contemplant la blancheur des muses. Aussitôt ils changeront de style en employant des mots d'une trivialité propre à faire rougir la pudeur. J'avoue M. le rédacteur, que l'on peut attribuer ces changements à l'influence d'un certain liquide dont ces messieurs font un fort usage.

Pour ce qui est de l'intelligence, ces messieurs se piquent d'être spirituels, fins, délicats, remplis de bons mots, et adroits au suprême degré. Pour nous en assurer, jetons donc un regard sur leur feuille: il n'y a de spirituel que ce qu'ils copient des bons auteurs; ailleurs ce sont des comparaisons où ils abaissent la dignité humaine; ce sont des insultes révoltantes faites par un langage scellé du cachet de la stupidité. S'il étaient adroits et délicats nous dirions qu'il n'y a que malice, mais ils parlent si grossièrement que nous ne pouvons dire autre chose que ce sont des humains descendus au dernier degré de l'échelle sociale. A quoi attribuer cette décadence, cet affaiblissement si considérable des nerfs de leur intelligence. Je n'ose répondre à cette question, je ne connais que bien peu ces gens-là; j'ignore leurs amusements et leurs affections particulières; mais après ce que j'ai entendu dire, je serais porté à croire que le vide existant dans leur cerveau est occasionné par la vapeur d'une certaine eau décomposée par la chaleur des intestins.

Mais laissons cet analyse aux chimistes et examinons ce qu'est la *Scie* sous le rapport de la bienséance. Ce qu'il y a de déplorable et ce en quoi ils sont à dé-

daigner, c'est que la bienséance n'est pas plus gardée par eux qu'elle le serait par un être dépourvu de raison. Ils vont jusqu'à se permettre de décrier les personnes du sexe, de mettre leurs défauts à nus aux yeux du public et ainsi détruire leur caractère. J'ai vu moi-même une femme respectable et respectée, décriée sur la *Scie* d'une manière si cruelle qu'elle fut abandonnée de ses amies et perdit pour ainsi dire sa réputation. Quelquefois faisant semblant d'hésiter de mettre un mot ignoble, ils le remplaçaient par des points de suspension. Ensuite ils se précipitent sur nos premiers hommes du pays. S'ils avaient un tant soit peu d'honneur, ils respecteraient au moins l'honneur de cette classe de qui dépendent nos destinées; mais ils aiment mieux se traîner dans la fange de la calomnie et interpréter des actions faites dans nos intérêts comme des actes odieux et des crimes de lèse-nation.

C'est assez, M. le rédacteur, pour connaître ces messieurs; on voit qu'ils sont remplis de haine et de malice, et qu'ils ne savent que faire pour répandre leur venin calomniaire.

J'ai l'honneur d'être,
Monsieur le rédacteur,
Votre très obéissant-serviteur,

THOMASVILLE.

Lorsque le public de St. Roch a appris que M. E. Hénot avait en partie rédigé le dernier numéro de la *Scie*, il s'est *rué* tellement sur cette feuille, et la distribution en a été si grande, que les feuilles de choux ont subi une hausse considérable.

L'autre jour, qu'est-ce que je rencontre dans la rue du Pont—M. Edouard Huot..... oui, lui-même! mais si changé... si changé, que j'ai eu mille peines à le reconnaître. Dieu! qu'elle graisse! quelle fraîcheur!

Il y a deux semaines à peine, on pouvait voir le soleil à travers sa carcasse, et dire qu'à présent le voilà d'un embonpoint salaberrique.

Ma foi, c'est prodigieux, et je ne vois que le bureau de la *Scie* où l'on puisse épaissir aussi vite.

C'est tellement le cas, que les bretelles de notre héros se trouvant maintenant trop courtes, il est obligé de les laisser flotter en liberté sur son large fessier.

O bière! que tes effets sont variés et bienfaisants.

Le beau sexe et la guerre.

Rien n'est plus attendrissant que d'entendre s'entretenir de la guerre nos jeunes citadines. Leur cœur se remplit de terreur, le sang se glace dans leurs veines, et souvent une larme qu'elles ont intérêt à cacher vient trahir leur secret en roulant sur des joues fraîches et colorées. Pourquoi ce trouble, cette inquiétude, ce chagrin qui déjà les fait souffrir? pourquoi paraissent-elles si attentives au moindre bruit et craignent-elles tant une émeute?—C'est

qu'elles ont un secret que nous devinons à leur louange; c'est qu'elles possèdent un cœur sensible et bon et qu'elles craignent que le sang de leurs amis soient versé. Mais prenez courage, belles québécoises, la guerre n'est pas si proche qu'on le croit communément. Si dans tous les cas nous sommes appelés à défendre nos foyers, pourquoi n'accepteriez-vous pas comme nous de mettre notre courage à l'épreuve en allant défendre les bonues de notre chère patrie au prix de notre sang?— Notre courage sera d'autant plus grand que notre départ aura été triste en laissant des objets si chéris de nos cœurs.

Nous conserverons le drapeau canadien et nous reviendrons, quoique couverts de sang et de poussière, le visage gai, le cœur content, et vous nous aimerez cent fois plus que si nous fussions restés au foyer de la famille. Vous serez convaincues alors que nous sommes braves et dignes de partager avec vous le bonheur d'une vie heureuse.

VARIETES.

Pendant que l'on construisait la ligne du chemin de fer du Grand Tronc depuis la Pointe Lévis à la Rivière du Loup en bas, les travaux n'en étaient rendus qu'à St. Thomas de Montagny, qu'une foule de curieux venaient de toutes les paroisses pour voir une chose si merveilleuse.

Une femme, dont le nom m'échappe en ce moment apercevant venir l'engin, adresse la parole à un jeune homme qui était à côté d'elle: "Mais, mon bon monsieur, dites-moi donc si cette grosse chose-là est en vie."—"Certainement, répondit le jeune homme d'un ton grave."—"Si c'est vivant, ça doit rapporter cette bête-là?"—"Vous pouvez en être sûre; et ces petites bibites à manivelles que vous voyez ici et là en sont les enfants; mais pour la grosse bête qui vient elle ne rapporte point parce que c'est un mâle! Notre pauvre femme prenait tout cela pour de l'or, tandis que la foule qui l'entourait s'éclatait en rires bruyants.

UN VOYAGE AÉRIEN.—Que t'est-il donc arrivé, mon pauvre Baptiste, que tu sois déjà revenu de Gaspé?

BAPTISTE.—Imagine toi, mon ami, que je suis parti dimanche dernier avec une longue ligne pour aller pêcher dans une rivière à petits poissons.

Etant arrivé sur le rivage, j'étendis ma ligne sur le sable et je me retirai au milieu des broussailles pour une certaine affaire. Voilà qu'une grosse bande de canards viennent s'abaisser tout prêts de ma ligne, alors je ne fais pas de bruit et je regarde. Je vois un canard avaler l'air sur lequel, comme il est d'ordinaire, j'avais mis un appas; et comme les canards n'ont qu'une tripe, ils renvoient aussitôt ce qu'ils avalent; ainsi fit mon canard; aussitôt un autre canard le saisit et le renvoie encore; puis un troisième, un quatrième, jusqu'à cinquante beaux canards qui viennent s'enfiler dans ma ligne. Alors je m'approche doucement de ma ligne, je la saisis par le bout, et je m'en fais deux tours autour du corps. Je fais un cri: aussitôt mes canards s'envolent dans les airs et moi avec. Mon Dieu, que vais-je devenir, me disais-je en moi-même. Je ne faisais que lamentations sur lamentations; mais mes canards n'en continuaient pas moins la route qu'ils avaient prise. Imagine-toi qu'ils traversaient le golfe vis-à-vis de Gaspé. Je ne songeais qu'à mourir,

quand ils se mirent à diriger leur vol vers l'ouest, toujours au-dessus de la mer. Enfin par une grâce spéciale de la Divine Providence, arrivés vis-à-vis de St. Thomas, ma chère paroisse, ils se mettent à traverser. Aussitôt, je saisis mon couteau, et prévoyant qu'ils viendraient vis-à-vis de chez nous, je me mets à les saigner un à un afin de les affaiblir pour qu'ils me déposent sur le sol. Je partageai si bien mon temps qu'ils me laissèrent tomber dans la cheminée de la maison paternelle. Voici ma curieuse aventure.

—Un dimanche, l'abbé disait une messe.

Des dragons assistaient à l'office. L'un d'eux pieusement agenouillé, feuilletait un jeu de cartes.

Le bedeau alla le dénoncer à l'abbé.

La cérémonie terminée, l'abbé vint droit au dragon et l'invita à le suivre dans la sacristie.

—Pourquoi ce jeu de cartes? lui dit-il avec véhémence, est-ce donc pour insulter la majesté divine que vous venez à l'église?

—Révérend père, répond le dragon, chacun s'arrange comme il peut.

Présentant un as à l'abbé, il ajouta:

Voilà le symbole de l'unité divine. Le deux me rappelle Dieu le père et Dieu le fils; trois me représente la sainte trinité; le quatre, les quatre évangélistes; le cinq, les cinq vierges saintes; le six m'enseigne que le monde fut créé en six jours, le sept, que ce jour-là le Créateur se reposa; le huit, que huit personnages échappèrent miraculeusement au déluge universel; le neuf, que neuf lépreux furent guéris par notre Sauveur; le dix, me remet en mémoire les dix commandements de Dieu.

Le dragon prit le valet et se contenta de le placer devant lui. Passant à la dame:

Voici, dit-il la reine de Saba, qui vint de si loin admirer la sagesse de Solomon. Ce roi est pour moi le symbole du roi des cieux.

L'abbé voulut savoir pourquoi il avait mis le valet à l'écart.

C'est que; mon révérend, toute vérité n'est pas bonne à dire.

—Parlez je le veux.

Eh bien! il est l'image de cet affreux bedeau qui nous regarde; et qui m'a bêtement dénoncé.

Le bedeau fit la grimace et quitta la sacristie:

L'abbé émerveillé d'une si ingénieuse piété, retint le dragon à dîner, et lui donna son propre bréviaire.—
L'Union Nationale.

GAZETTE POUR RIRE.

Un gamin de 5 ans montait un escalier en nommant à chaque marche une lettre de l'alphabet.

Comme il demeurait assez haut, l'alphabet était fini avant l'escalier.

—Et après Z?...demanda quelqu'un qui le suivait.

—Après Z?...ZZ! répond l'enfant terrible.

Un homme était assis dans son cabinet en train de chiffrer les dépenses de sa maison. Ses voisins, épouvantés, vinrent l'avertir que le feu était à son grenier.

Il leur répondit sans s'émouvoir:

—Voyez une femme; vous savez bien que je ne me mêle pas des affaires du ménage.

Deux messieurs descendent l'escalier d'une maison haute. Il se rencontrent avec une cocotte qui monte.

—Elle est gentille?

—Oui.

—Qui est ce?

—Je ne sais pas au juste. Elle vient voir, je crois, le bourgeois du premier.

—Ah!

—Elle connaît aussi un peu le reutier du second.

—Oh!

—Et l'artiste du troisième.

—Mais, saperlotte, je l'aurais saignée, si tu m'avait dit tout de suite que c'était la maîtresse de la maison.

Un crêpe à ton chapeau!.....Qui donc as-tu perdu?

—Personne!.....mais, je vas te dire, de temps en temps ça ne fait pas mal..... On a l'air d'avoir une famille.

On s'abonne à l'Enseigne du Grand Sauvage, 39, rue du Pont, St. Roch et chez M. A. Levy Recio, rue St. Vallier, St. Sauveur.



LE CYCLOPE.

Journal Littéraire et Satirique,

Imprimé et publié par

L. P. NORMAND,

No. 56½, rue St. François,

St. Roch.

PARAITRA

TOUS LES MERCREDI,

de chaque semaine.

Prix de l'abonnement:

\$1.50 cts par an.

Payable à tous les trois mois et d'avance.

Nous publierons des annonces à tous ceux qui en feront la demande, à très bas prix.

Toutes lettres ou correspondances, devront être adressées au propriétaire (franc de port.)

